

## FEUILLETION DU "JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 9.

## LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

## XIII

En poussant quelque pierre jusqu'au bas du mur et en s'exhaussant ainsi, il en atteindrait le sommet, s'y accrochant au risque de se couper les mains dans le verre brisé ! non, cent fois non, il n'était pas venu jusque-là pour reculer.

Et puis, certainement Marsa était là, tremblante peureuse, le maudissant peut-être, mais l'attendant et voulant le repousser.

—Ah ! qu'elle se livre à Zilah, soit ; mais qu'elle me dise un dernier adieu ! dit-il presque tout haut, dans le grand silence des arbres endormis... il y aurait la mort derrière cette porte que je ne reculerais !

Michel Menko ne se trompait point Marsa Laszlo l'attendait.

Elle se tenait à sa fenêtre, vision spectrale dans sa robe blanche ; elle se dressait, debout, toutes les fenêtres du logis étant éteintes, et les deux mains crispées sur la barre de l'appui, droite, plongeant avec angoisse son regard dans cette nuit qui l'enveloppait toute et s'ouvrait, en bas, comme un gouffre, elle épiait angoissée, le cœur serré de crainte, le moindre bruit dans cette solitude.

D'en bas, du dehors, on n'eût pu la voir, sa silhouette s'effaçant dans le fond sombre de la chambre. Son visage convulsé, le froncement de ses sourcils et la tension de ses lèvres se perdaient dans la nuit. Elle regardait au-dessous d'elle dans ce grand trou du jardin dont les senteurs montaient.

Ces branchages, nettement découpés sur le ciel profond, avec les clartés d'acier de la lune trouant la feuillée du chêne, une étoile comme piquée dans la crête d'un peuplier, semblable à une pierrierie dans l'aigrette d'une coiffure de femme, la masse d'arbres déchiquetée comme une muraille écrétée sur un ciel pur, et sous la fenêtre, dans le fond noir, la pelouse assombrie vaguement aperçue et ourlée d'un ruban plus blanc qui était l'allée, une raie de lumière tombant sur le sable et un bruit lointain d'eau dans une vasque :—Marsa ne voyait que cela.

Vaguement, son regard, flottant comme sa pensée allait des arbres découpés aux plans confus semblables à de grands nuages déchirés ou à une poussière noire de branches ; à ce ciel plus pâle du côté de la lune, à ces trouées d'étoiles, à cette lumière qui envoyait son reflet sur le perron blanc constellait la muraille de plaques lunaires, mais laissait, à la fenêtre, la jeune fille perdue dans l'ombre. Et elle écoutait, l'oreille tendue, et elle tressaillit en entendant, tout à coup, le lointain aboiement d'un chien.

Cet aboiement d'abord l'avait secouée d'un frisson.

Le chien apercevait quelqu'un. Si c'était Menko ?

Non, le bruit, hurlement plutôt qu'aboiement, venait du fond de la nuit, de très loin, de Sartrouville, par delà la Seine.

—Ce n'est ni *Duna* ni *Bundas* qui a aboyé ! Ni *Ortog*, dit-elle.

Mais quelle folie de demeurer là à cette fenêtre !

Elle se parlait à elle-même.

—Il ne viendra pas, ce Menko ! Dieu merci, il ne viendra pas !

Et elle soupirait, heureuse, comme soulagée d'un poids terrible.

Tout à coup, d'un mouvement brusque, elle se

jeta violemment en arrière, comme si devant elle se fût dressée quelque effrayante vision.

Des aboiements rauques, tout différents de cet aboiement lointain de tout à l'heure, traversaient l'air, retentissaient avec des sons lugubres, une violence enragée, là-bas, dans la nuit. Et c'était bien, cette fois, ses grands chiens danois, et le gros molosse velu de l'Himalaya qui se précipitaient sur quelque proie, dans l'ombre.

—Grand Dieu ! Il est donc là !... Est-ce qu'il est là ?

Cette fois, Marsa tremblait.

Il y avait dans ces cris des chiens quelque chose d'affreusement tragiques. A ce redoublement des bruits sauvages, des grognements secs, irrités et affreux, comme soulignés de coups de crocs féroces, Marsa devinait quelque carnage sinistre, une lutte en pleine nuit d'un homme contre ces bêtes.

Alors toute sa terreur semblait monter à sa gorge dans un cri de pitié ; raidissant sa main sur l'appui de la fenêtre, résolue, avec son impassibilité moscovite :

—Eh ! bien, quoi !... Il l'a voulu ! se disait-elle.

Ne savait-elle donc pas ce qu'elle faisait, tout à l'heure, lorsque froidement, voulant mettre entre le danger et elle comme une garde vivante, elle était descendue au chemin, détachant les animaux farouches qui, reconnaissant sa voix, avant de bondir lui lèchaient les mains de leurs langues rudes, avec toutes sortes de jappements joyeux ? Elle était remontée dans sa chambre, éteignant sa lampe, autour de laquelle volaient les noctuelles qui battaient l'abat-jour d'opale de leurs ailes duvetées ; et, dans cette obscurité, la fenêtre ouverte, buvant l'air de la nuit qui distillait comme un remède à sa fièvre, Marsa avait attendu, se disant que Michel Menko ne viendrait pas et que, s'il venait, c'est que la destinée voulait qu'il se heurtât à ces chiens dévoués qui la gardaient, les bonnes bêtes !

Pourquoi le plaindrait-elle ?

Elle le haïssait, ce Michel. Il menaçait ? Eh bien, elle se défendait. C'était tout simple, la dent d'*Ortog* était faite pour les pillards et les rôdeurs de nuit.

Point de pitié, non, non, pas de pitié pour un tel lâche, s'il osait...

Mais maintenant, aux aboiements féroces des chiens faisant là-bas comme un bruit de curée, avec des redoublements de fureur, elle devinait, terrifiée, des rongements d'os et des déchirements de chair ; et devant cette lutte invisible et que son imagination lui montrait saignante, Michel se débattant dans une boucherie hideuse, contre les morsures des chiens, Marsa frémisait, tremblait, avait peur, sentait encore un grand cri éperdu lui monter aux lèvres, un *Au secours !* qui ne pouvait sortir, qui s'arrêtait dans sa gorge et l'étouffait.

Une sorte d'égarement s'emparait d'elle. Elle voulait crier grâce, comme si la bête féroce eût entendu.

Elle cherchait la porte de sa chambre, tâtant les murs de ses bras étendus en croix, voulant se préciper, courir au jardin et ses jambes se dérobant sous elle, sans nerfs, coupés brusquement par une terreur qui faisait couler de ses beaux cheveux une sueur froide.

—Mon Dieu !... Grand Dieu ! Eh ! misérable !... Mais c'est un homme que l'on dévore !... Au sec...

Puis brusquement, elle s'arrêta comme foulée.

Plus de bruit. Rien.

Cette nuit noire était retombée, tout à coup, dans son grand silence mystérieux.

Marsa éprouva cette sensation de voir un drap noir qu'on étendait sur un cadavre. Et dans cette ombre, dans cette ombre noire, où, du fond de la chambre, elle regardait à présent, il lui sem-

blait que de larges plaques saignaient, dans le jardin et sur le ciel.

—Ah ! le malheureux ! balbutia-t-elle.

Mais brusquement, la voix des chiens reprenait rapide, colère, toujours affreusement menaçante.

Ils paraissaient maintenant non plus déchirer, mais hurler, hurler en courant et leurs aboiements étaient plus éloignés.

Qu'arrivait-il ?

On est dit qu'ils emportaient ou trainaient leur proie en la déchirant en en jetant aux haies du parc de hideux et rouges lambeaux.

## XIV

Michel Menko était-il mort ?

Il avait, tout à l'heure, brusquement tourné la clef dans la serrure de la petite porte, et, hardiment, il était entré, longeant une allée qui donnait sur un rond point où s'élevait le pavillon. Ses yeux cherchaient si les fenêtres de ce pavillon étaient éclairées, si la porte laissait filtrer une lumière. Non. La silhouette hindoue du bâtiment se découvrait sur le ciel avec des dentelles de pagode ; mais rien n'y semblait vivant. Peut-être Marsa était-elle là pourtant, dans l'ombre !

Il se glisserait d'ailleurs sous sa fenêtre ; il appellerait. Alors, en entendant ce bruit, effrayée devant tant d'audace, elle descendrait.

Il avait donc fait quelques pas vers le pavillon ; mais tout aussitôt, sur la partie du jardin qui semblait plus blanche, le reste étant enveloppé de nuit, là, sur la large bande que formait l'allée de sable, Michel avait aperçu des ombres bizarres, rampantes, qu'un rayon de lune éclairait bientôt : les chiens, ces grands chiens, allongeant leurs silhouettes sur le sable, leurs oreilles dressées, et qui, d'un bond, poussant des aboiements, rugissaient et sautaient sur lui avec une détente de reins et de jambes aussi terrible que l'élan d'un tigre.

Une pensée aiguë, une sorte d'illumination colère, avait alors électriquement traversé le cerveau de Michel :

—Ah ! ah ! c'est cela, la réponse de Marsa !

Il eut le temps de penser, ironiquement, avec rage :

—J'avais raison, elle m'attendait !

Et tout aussitôt, sous le bondissement des chiens, il recula, joignant ses poings sur sa poitrine, présentant hardiment ses coudes pour parer ces éclats féroces. Brusquement, d'une forte détente de muscles, il repoussait les grands chiens danois qui, arrêtés net roulaient à terre, s'y tordaient et rebondaient plus furieux, avec des aboiements formidables.

Michel Menko n'avait pas d'arme.

Avec un couteau, il eût pu se défendre, ouvrir le ventre à ces bêtes devenues féroces, mais rien ! Allait-il donc être forcé de fuir, traqué comme un gibier ?

Et si, à ces aboiements, les gens accourraient aussi, à leur tour, se précipitant sur lui comme sur un voleur ?

Ce pouvait être le salut, cela. Si l'on venait à lui ou l'arrachait du moins à ces monstres. Mais non, encore une fois, rien ne bougeait dans le logis endormi, silencieux et comme impassible.

Les chiens danois, debout sur leurs jarrets se précipitaient sur Michel qui, de ses pieds, du choc de son talon, les renversant, frappant violemment dans leurs mâchoires, reculait maintenant, morvant à l'épaule.

Terrible, le chien dont les dents trouaient le vêtement, mettait en lambeaux l'habit, la chemise et déchirait la chair du jeune homme ; mais, du moins dans le mouvement de recul qu'il avait fait, rejetant sa tête en arrière, Michel Menko venait d'éviter d'être étranglé, égorgé d'un coup.

Les muscles d'acier, la robustesse élégante du Hongrois étaient d'ailleurs comme décuplés par